

ILS ONT VU

Hyppolite Dupond (t)
au Salon Philippe-Boujard

GAIS, LIBRES, PUISSANTS : LES NOUVEAUX FAUVES



Dans les académies des beaux-arts, on trouve encore des gens « branchés » (terme particulièrement suranné, au point de provoquer quelques évocations proustiennes), pour affirmer que le figuratif est bien mort. On pieure d'ailleurs moins sur sa tombe que sur celle de

Franco, statistiquement parlant. Ces mêmes gens qui, voici encore quelques années, trouvaient tout à fait satisfaisant intellectuellement de raconter que Picasso avait récupéré l'art nègre !

Les deux cosignataires d'Hyppolite Dupond (avec un « t » pour Pascale Magueréz

et un « d » pour Olivier Catte) prouvent le contraire : il n'existe pas d'art récupéré par un autre. Se balançant de l'intellectualisme comme de ses peintres, ils foncent dans la brèche ouverte de la peinture libre, figurative, gaie et non académique. Cette brèche ouverte sur les couleurs qui

dansent, les traits qui soulignent une émotion mesurable en mégatonnes. Mais eux ne peignent pas à la « bombe », même s'ils affectent particulièrement les murs où se projettent facilement des instantanés aussi émouvants et puissants que ceux d'Hiroshima, pas de mysticisme : des faits, primitifs ; des émotions intactes peintes exclusivement au pinceau, vibrantes comme l'Afrique. Pascale Magueréz a d'ailleurs passé dix ans de sa vie en Afrique. C'est tout, il ne faut pas chercher une relation de cause à effet. Mais elle se sent bien dans sa peau quand on se trouve — obligatoirement — amené à faire la comparaison. Seulement ces hommes-dieux du continent mystérieux, elle préfère les chercher dans Tarzan que chez les esprits : les deux Hyppolite ont d'ailleurs travaillé pour la B.D. Il est évident que ces deux-là sont persuadés d'avoir raison : l'art n'est pas une mode, c'est une expression qui tient à l'air du temps. Et l'air du temps, il est partout : dans le métro, sur les murs et, pourquoi pas, dans les musées... Les gens s'y habituent, et même si leurs peintures et leurs modes d'expressions en choquent encore quelques-uns, c'est tant mieux : c'est qu'ils sont trop colorés, trop libres, trop sensuels, trop puissants, trop « fauves », trop exotiques pour eux. En deux mots, Olivier Catte et Pascale Magueréz ne peignent pas pour les mal-baisés.

D.B.